

DÉCODER LE MONDE

CHAQUE MOIS, UN SUJET LIÉ À L'ACTUALITÉ DES DROITS HUMAINS OU À L'ÉVOLUTION DE NOS SOCIÉTÉS, À DISCUTER DANS VOTRE GROUPE AMNESTY.

JANVIER 2024

Dans « L'opposé de la blancheur », paru en octobre 2023 au Seuil, Léonora Miano se livre à une analyse aussi fine qu'implacable de ce « problème blanc », depuis les traites négrières et la colonisation jusqu'au présent. Car, sans prise de conscience de ce qu'est la blancheur, il est impossible de transformer ce qui s'est transmis de génération en génération, à la fois comme un patrimoine et un secret de famille, certes gênants mais qu'il faut regarder en face. Les Dcod le monde de janvier et février 2024 vous invitent à lire et discuter deux passages extraits de l'ouvrage.

Une idée d'article pour un prochain *Dcod le monde* ? Envie qu'on y aborde telle thématique ?
Adressez propositions et requêtes à acaudron@amnesty.be

« L'OPPOSÉ DE LA BLANCHEUR », DE LÉONORA MIANO

Premier extrait pp 62-70.

De nos jours encore, dans les pays occidentaux, la blancheur, en tant qu'instance du pouvoir, jouit d'une domination absolue, puisqu'aucun aspect de la vie sociale ne lui échappe et qu'il lui est possible de continuer à se déployer sans que ses agents en aient conscience. La gratification raciale est si totale qu'elle n'apparaît qu'à ceux qui en sont privés, ses bénéficiaires ne voyant pas, la plupart du temps, de quoi on leur parle. C'est ce qui les agresse lorsque l'expression « privilège blanc » est employée. Cette terminologie n'est probablement pas la plus heureuse dans la mesure où, s'appliquant aux Blancs de toute condition sociale, elle suggère une volonté d'accabler même les déshérités, et sur la seule base de leur couleur de peau. Mais parce qu'elle pointe avant tout un capital symbolique et politique, l'expression « privilège blanc » a le mérite de mettre au jour des avantages incontestables dont jouissent même les Blancs les plus démunis sur le plan matériel : l'appartenance à une culture partout valorisée, toujours influente, qui s'imposa sur tous les continents, et dont les sociétés du monde, aussi différentes puissent-elles être, ont dû incorporer des codes, des formes, afin de pénétrer dans la modernité, afin de continuer d'exister ; le fait, donc, de descendre de ceux qui refirent le monde de telle façon que même leurs adversaires sont contraints de se doter des outils du maître pour lui faire concurrence et le vaincre parfois. La gratification raciale, c'est aussi l'avantage d'une présence dans l'espace public considérée comme légitime *a priori*, dans la mesure où elle n'est pas soumise au profilage qui affecte d'autres. Ce droit d'aller et venir à sa guise ne se limite pas aux territoires de l'Occident.

C'est d'ailleurs ce qui rend risible l'idée que James Bond soit incarné par un acteur afrodescendant si l'action se déroule de nos jours. À supposer que l'on trouve encore de l'intérêt à la figure même de Bond au XXI^e siècle... Le rôle de ce personnage est d'affronter les adversaires de l'Occident – beaucoup de Russes ou assimilés, lors des périodes Sean Connery et Roger Moore –, c'est-à-dire des gens qui ne se targuent pas d'être des démocrates antiracistes, respectueux des droits humains et favorables à l'égalité. Dans les pays d'où viennent les adversaires de Bond, il serait impossible à un agent doté d'un phénotype non seulement remarquable, mais dévalué, de garder le secret de sa présence, de loger dans les plus luxueux hôtels sans attirer les regards, de copuler avec les plus jolies filles du coin, de perpétuer le caractère glamour de la fiction. Ou alors, il faudrait que ce James Bond afrodescendant soit une personnalité mondialement connue dont les missions au service de la Couronne seraient dissimulées par cette notoriété. Sans ça, on peine à imaginer qu'il passe tranquillement les frontières. Enfin, l'affaire semble compliquée, même dans le cas où 007 serait non pas un homme à la peau noire – catégorie partout suspecte – mais une femme ayant la même complexion. Dans *No Time to Die* (2021), le dernier James Bond de Daniel Craig, c'est au personnage de Nomi, interprété par Lashana Lynch, que revient le matricule 007. Mais l'agente afrodescendante n'est pas l'héroïne du film. Le héros, c'est l'homme blanc, un James Bond que l'on va tirer de sa retraite pour une ultime mission. Il n'est plus 007, mais reste le seul Bond, James Bond.

En vouloir aux producteurs des aventures de l'agent anglais n'aurait pas de sens. Ils sont confrontés à des réalités qui dépassent le simple respect du personnage tel que créé par Ian Fleming et mettent en péril la rentabilité de la série qui doit continuer à faire en sorte que le monde entier rêve de l'Occident. Un Bond que les hommes, à travers la planète, n'identifieraient pas comme le représentant d'une masculinité triomphante n'aurait que peu de chances au box-office. Or cette puissance n'est pas permise au personnage d'ascendance subsaharienne : même quand on lui offre pour royaume l'imaginaire Wakanda, cet homme ne se caractérise ni par sa force ni par son intelligence. Un Bond empêché de se mouvoir selon son bon vouloir ne ferait que hâter l'avènement du crépuscule des dieux. Au fil des décennies, les aventures de James Bond menèrent l'agent secret en Turquie, à Hong Kong, en Inde ou au Japon, mais aussi dans des pays européens n'ayant pas d'histoire afrodescendante comme l'Autriche et la Grèce. Encore aujourd'hui, la plupart de ces destinations ne permettent pas d'envisager, pour un Afrodescendant, la liberté de mouvement dont Bond devrait jouir.

La blancheur est en tout lieu admise, sinon bienvenue. Il est valorisant d'accueillir son tourisme, ses envies d'exotisme et les désordres qui s'ensuivent. Sans se poser de question à ce sujet et probablement persuadés que cela prouve leur ouverture d'esprit ou leur désir de fraterniser, les Blancs sont les seuls, par exemple, à adopter des enfants de toutes origines et couleurs de peau. Pourtant, dans un domaine aussi sensible que celui-ci, l'absence de réciprocité pose problème et dit quelque chose de ce qu'est, dans le fond, le mal nommé « privilège blanc ». C'est aussi l'assentiment des autres qui en assure la pérennité. Que des enfants caucasiens venus au monde dans des circonstances difficiles, abandonnés par leurs parents, soient accueillis au sein de familles non occidentales ne vient spontanément à l'idée de personne et ne se pratique guère. C'est que les imaginaires du monde furent largement infectés par la fiction raciale telle que conçue en Occident. Le Blanc est devenu à la fois le modèle et l'adversaire de tous. Cette situation dépasse de loin ses aspirations initiales mais conforte une domination dans laquelle il est désormais incarcéré. La puissance, même symbolique, peut devenir une lourde charge. Surtout quand on a mobilisé toutes ses forces pour l'acquiescer et la consolider. Il faut reconnaître que ceux qui se disent Blancs ne ménagent pas leurs efforts pour se hisser au-dessus des autres humains et sur la base de la race, car l'Occident expliqua souvent ses avancées techniques par une supériorité intellectuelle fondée sur la génétique.

À propos de la manière dont les pôles blanc et noir se mirent en place dans le contexte colonial, les psychanalystes Sophie Mendelsohn et Livio Boni écrivent :

Alors que le « Noir » n'est défini que comme le signe du « non-Blanc », « blanc » n'est jamais construit dans l'espace symbolique comme le signe du « non-Noir » : il y a un référent, Blanc, et il y a ce qui se construit en référence à ce référent, par comparaison avec lui. En tant que référent, Blanc opère à la limite des possibilités du symbolique comme un signifiant se signifiant lui-même ».

Dans les sociétés occidentales de notre temps, ce qui doit se référer au Blanc est appelé « diversité », terme qui désigne les catégories subsidiaires, accessoires. Celles-ci n'ont pas vocation à servir de modèle. Le langage qui recourt au terme « diversité » pour qualifier les groupes faisant partie de la société entérine la confiscation de l'égalité. Et, bien sûr, si Blanc ne renvoie qu'à

lui-même, s'il est ce qui échappe à toute comparaison quand il est l'étalon de tout autre que lui, il se déracialise de fait, du moins à ses propres yeux. C'est la raison pour laquelle s'entendre désigner comme Blanc est si mal vécu par un grand nombre d'Occidentaux d'ascendance européenne unique. Si le succès de l'entreprise coloniale permet à la blancheur de s'imposer comme référence, ce qui consolide son pouvoir de nos jours dépasse évidemment cette époque révolue et ses violences brutes. C'est aussi par sa capacité à présenter l'environnement conçu par elle en Occident comme ouvert à tous et pouvant s'incarner de façon flamboyante dans des individus aux origines variées que la blancheur rend désirables ses propositions sociétales. Les inégalités persistent, mais nul ne niera l'hédonisme des sociétés occidentales, les possibilités offertes aux minorités de genre, le libéralisme affiché en matière d'orientation sexuelle, par exemple. Vu de l'extérieur, cet univers semble régi par le désir et le plaisir, ces termes s'appliquant aussi bien au consumérisme qu'à des aspirations plus personnelles des individus. Si l'Occident est talonné par d'autres et quelquefois vaincu sur les terrains économique ou militaire, sa supériorité symbolique est confortée par les libertés offertes à celles et ceux qui, ailleurs, continuent de ployer sous le joug de traditions peu humanistes. Le brassage ethnique qui caractérise les sociétés euraméricaines, l'ascension sociale de personnes au phénotype différent que l'on y observe plus que nulle part ailleurs – en raison du passé colonial de ces nations – semblent confirmer une volonté d'en finir avec la hiérarchie raciale telle que créée plusieurs siècles auparavant.

Cependant, les réussites de personnes issues de groupes minorisés sont, la plupart du temps, des exceptions qui ne protègent pas du racisme comme on a pu le constater à maintes reprises. Elles rapportent plus au système inégalitaire qu'elles ne contribuent à le mettre à bas : quand les films mettant en scène des superhéros dits noirs font un triomphe au box-office, les studios s'enrichissent bien plus que ne le font les interprètes, pour ne donner que cet exemple. Par ailleurs, ces succès ne confèrent aucun pouvoir véritable aux concernés, ceux-ci ne faisant que prolonger le geste de l'homme dansant sur une barrique pour le plaisir des êtres supérieurs qui lui jettent des piécettes, satisfaits de leur ouverture à l'autre¹. Les membres des groupes minorisés, lorsqu'ils réussissent socialement, sont en quelque sorte gardés à vue, soumis à une scrutation permanente, à une injonction de gratitude impliquant qu'ils se singularisent vis-à-vis de la masse de ceux qui partagent leur phénotype. Il faut sans cesse apporter la preuve de sa bonne orientation intellectuelle et politique, montrer que l'on n'a rien à voir avec les fauteurs de trouble, les vindicatifs, les décidément rétifs au pardon et à l'oubli. Sous le régime de la blancheur, les lieux de pouvoir sont aisément reconnaissables. Ils se distinguent par leur caractère monochrome, ce qui suscite des interrogations quant aux angoisses du nationalisme européen de notre temps, avec son obsession de la démographie du continent africain et de la menace qu'elle ferait peser sur l'Europe.

La différence de fond entre notre ère et la période de l'esclavage colonial aux Amériques réside dans l'inutilité du recours à des législations racistes pour continuer à faire tourner la machine. La mécanique discriminatoire est bien réglée, les choses fonctionnent d'elles-mêmes et, au XXI^e siècle, on trouvera encore le moyen d'expliquer le fait que certains environnements ne semblent pas ouverts à tous. Il serait pourtant intéressant de voir pour quelle raison, dans un pays comme la France, les syndicats les plus importants n'ont à leur tête que des Blancs. Les travailleurs, les salariés, ceux qui ont besoin de faire valoir leurs droits et d'amener la loi à évoluer, ne sont pas tous des Blancs. Mais ceux qui ne le sont pas seraient sans doute confrontés à un refus d'identification, c'est-à-dire à l'impossibilité pour un grand nombre de Blancs, même en 2023, de reconnaître pleinement leur humanité, leur condition sociale, leurs aspirations et leurs combats dans des visages trahissant une ascendance extra-européenne. Ces gens ne sont pas racistes, tous protesteraient si la question leur était posée. Ils s'offusqueraient en outre que leur blancheur soit évoquée, car ils récusent cette définition d'eux-mêmes, tout en ne méprisant pas les bénéfices qu'elle leur apporte.

¹ Cet article est un extrait d'un livre. Bien avant que ne débute cet extrait, vers le début du livre, l'auteur fait référence à une série américaine portant sur la Guerre de Sécession. Elle explique que la seule présence d'un personnage noir dans cette série est la première scène où l'on voit les soldats nordistes – tous des Blancs – installés à leur campement. Là, un Noir – apparemment pas militaire – chante et danse sur une barrique et reçoit quelques piécettes. ON ne reverra plus par la suite.